A soins égaux

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 25

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-202413

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

vin que l'avan l'a éta bu ai satamo, n'in n'an pas pi fé n'a gotta de vilho.

— Et portié n'ate pas accuta monchu lo régent ?

— Eh bin ! pouisque faut tot vo deré, lo régent n'a pas mi quemanda tié vo et ne sa pas pe tié l'ai féré tié vo, l'a z'u quemin professeu dé géographie on *Français* et...

François l'ai copé lo subiet et répond :

« Et lè voutron, monsu lo menistre,
L'iran tenolier aô bin droguistre ?
D'histoire parlavant min sovint
Tié dé rupaïes et dé bon vin. »

A. CHATELANAT.

Mais, certainement. — Madame arrive de voyage :

— Ah ! dit-elle, que c'est désagréable, j'ai un grain de poussière dans l'œil.

La femme de chambre, très empressée :

— Je cours chercher un plumeau, madame.

Un autre jour :

— Sophie, allez donc regarder au thermomètre combien il y a de degrés.

La soubrette revenant quelques moments après :

— Je ne sais pas, madame.

— Nigaude que vous êtes ; retournez et voyez où se trouve le mercure.

— Dans le petit tuyau en verre, madame.

Un peu de vrai.

Lorsqu'on construisit la cure d'*Ormont-Dessous*, en 1785, le pasteur de cette paroisse, M. Buttin, en sa qualité d'inspecteur de cette bâtisse, envoya, le 25 septembre 1785, son rapport au seigneur-bailli Fischer, à Berne, directeur des bâtiments de LL. EE.

Voici un extrait de ce rapport :

* * *

Monseigneur,

La lecture de votre lettre du 14 m'a rempli d'une double joie en ce que mes opérations pour la bâtisse de la cure ont reçu votre approbation et que les travaux de mes paroissiens, pour l'approche des matériaux, sont honorés du regard favorable du souverain.

Votre seigneurie lui en a même procuré un autre adoucissement non moins efficace par le sacrifice qu'elle m'a autorisé de faire en leur faveur. Grâces lui en soient rendues ! J'aurais voulu qu'elle eut pu être témoin de l'attendrissement dont ces deux choses ont pénétré tous les cœurs, lorsque je les ai communiquées au Conseil général et des santés qui ont été bues à votre honneur, lorsque j'ai offert le premier vin ; non, il n'est pas à craindre maintenant que l'empressement ne se soutienne.

Votre seigneurie connaît bien les Suisses ; et que n'en fait-on pas avec l'honneur et du vin !...

Arrêtez-le ! — Le cerveau de Voltaire court le monde, paraît-il.

En 1801, il était la propriété d'un certain Mitonard, pharmacien, 10, rue du Bouloi, à Paris. Le père de Mitonard avait en effet embaumé le corps de l'auteur de *Candide* et la famille lui avait, dit-on, fait abandon du « siège du génie de Voltaire ».

En 1830, Mitonard offrit vainement cette « pièce anatomique » au ministre de l'intérieur.

Le neveu du pharmacien, M. Verdier, n'eut pas plus de succès auprès de l'Académie française.

On y regarda de moins près pour la tiare de Saïtapharnès.

Le cerveau de Voltaire resta donc en possession de la famille Mitonard et, en 1867, il devait être chez une arrière-petite-fille du pharmacien.

Dès lors, plus de nouvelles. Où peut-il bien être, ce fameux cerveau ?

Tolérance. — Une des lois de la bonne compagnie c'est que chacun y retranche de ses opinions et de ses sentiments ce qui pourrait *inutilement* choquer ou blesser les autres. Cette tolérance réciproque fait la vie infiniment plus commode, plus aisée et plus souriante. Cela ne vaut-il pas mieux que de se bouder ou de se jeter des injures à la tête sous prétexte que sur un point — si important qu'il soit — on ne pense pas l'un comme l'autre ? A cette tolérance mondaine, on gagne de passer des moments agréables. Et, dame ! les moments agréables, il n'y en a déjà pas tant dans la vie !

FRANCISQUE SARCEY

Aigu et grave. — René écoute attentivement sa maman qui cherche à lui faire comprendre la différence qui existe entre l'accent aigu et l'accent grave.

— Oui, m'man, j'ai bien compris. Ainsi quand tu te plains d'avoir un rhumatisme aigu, ce n'est pas grave, dis ?

* * *

Myopie. — Un soldat voulant se faire affranchir, prétendait être myope. Le jour de la visite sanitaire, l'un des médecins lui dit en lui montrant un groupe de soldats à une certaine distance : « Distinguez-vous le plus grand de ces hommes là-bas ? »

— Lequel, celui qui a les galons ?

— Oui.

— Non ; je ne le vois pas.

Comme chez soi.

Les Français ont la réputation d'être le peuple le plus hospitalier du monde. Que les Français aient toutes les qualités, chacun en convient, mais, au point de vue de l'hospitalité, les Anglais leur sont supérieurs.

Faites-vous la connaissance d'un Français, il ne s'occupe pas qui vous êtes et d'où vous venez, et s'empresse de vous distribuer des poignées de mains et des sourires. Au bout de dix minutes, il vous appelle cher ami et vous donne le bras, quitte à vous oublier complètement dans une heure.

Abordez-vous un Anglais sans lui être présenté, neuf fois sur dix il vous tourne le dos et ne daigne pas vous répondre ; si, au contraire, vous avez une lettre d'introduction, ou si vous êtes dûment présenté, il vous donne une poignée de main dont vous vous souviendrez longtemps et murmure d'un ton solennel : « Glad to meet you » (heureux de faire votre connaissance) ; il vous distribue moins de sourires que le Français, mais en revanche, il n'oublie pas votre nom. A partir de ce jour, vous compterez au nombre de ses amis, et s'il trouve l'occasion de vous rendre un service, il le fera.

Quand vous pénétrez dans le « home » d'un Anglais, il commence par vous parler du temps. Fait-il chaud, il vous dira qu'il fait chaud ; fait-il froid, il vous dira qu'il fait froid ; s'il tombe de l'eau à torrent, il vous dira qu'il pleut. Tous les Anglais ont la manie de vous parler du temps qu'il a fait hier, qu'il fait aujourd'hui et qu'il fera demain.

Quand on a suffisamment parlé de la température, du vent, de la lune et du soleil, votre ami vous demande gravement si vous êtes bien installé dans votre fauteuil, puis il fait apporter du porto et du xérès, les deux vins les plus appréciés en Angleterre. L'arrivée des flacons produit une heureuse diversion ; on allume des cigares et on continue la conversation, qui est brève, hachée et parfois languissante.

Ne vous formalisez pas trop si celui qui vous reçoit met ses mains dans ses poches, secoue ses clefs, croise les jambes et se permet de siffler : cela est admis. Imitez-le et mettez-vous à l'aise : le maître de la maison vous l'ordonne lorsqu'il vous dit : « Help yourself » (servez-vous vous-même), ce qui peut se traduire par : Prenez des cigares dans la boîte, versez-vous du vin, prenez les journaux qui vous plaisent.

Le poids d'une abeille. — Des naturalistes, dit M. de Parville, dans une de ses intéressantes chroniques, ont trouvé que le poids moyen d'une abeille était de 907 dix-millièmes de gramme. Lorsque l'insecte revient des champs, chargé du butin qu'il a pris sur les fleurs, son poids est presque triplé : l'abeille pèse 0 gr. 252. Elle peut donc transporter à travers l'air deux fois son propre poids.

Un kilogramme d'abeilles, libres de tout butin, renferme 3,968 individus. Un kilogramme d'abeilles chargées de sucre renferme 1,025 insectes. Le poids d'un essaim ordinaire étant d'environ 2 kilos, non compris les provisions de sucre et de miel, on peut en conclure qu'il est composé d'au moins 22,000 individus. Il existe des essaims dans lesquels ce nombre est plus que doublé.

Les huîtres à l'Académie.

Les membres du bureau de l'Académie française cherchaient à établir une distinction entre « de suite » et « tout de suite ». Autant de membres, autant d'avis.

— Messieurs, s'écria Bois-Robert, allons manger une douzaine d'huîtres. Nous traiterons la question au dessert.

Cette motion est adoptée. On arrive chez l'écaillère.

— Veuillez, lui dit Bois-Robert, nous ouvrir « de suite » six douzaines d'huîtres.

— Oui, ajouta Conrart, et servez-les-nous « tout de suite ».

— Mais, messieurs, répondit la brave femme, si vous voulez que j'ouvre vos huîtres « de suite » et que je vous les serve « tout de suite... »

— Si, reprit un des académiciens, en l'esprit duquel la lumière se faisait, vous pouvez ouvrir les six douzaines d'huîtres « de suite », c'est-à-dire l'une après l'autre, sans interruption, et nous les servir « tout de suite », aussitôt après les avoir ouvertes.

A soins égaux. — Un docteur réclamait à un de ses clients une somme exagérée, pour avoir soigné un bras cassé. Le client, surpris du chiffre de cette note, lui écrivit le billet suivant :

« Mon cher docteur, vous avez fort habilement réduit ma *fracture*, je le proclame publiquement. Ne pourriez-vous pas aussi réduire ma *facture* ? »

Le médecin, qui était homme d'esprit, fit un rabais de cinquante pour cent.

* * *

Simple promenade. — Un roi de France définissait ainsi le système parlementaire : « Je dis à mes ministres : Avez-vous la majorité ? — Oui. — Alors je vais me promener. »

Le lendemain, même question : « Avez-vous encore la majorité ? — Non — Alors, allez vous promener. »

Rien qu'un regard. — Si les hommes connaissaient le pouvoir d'un mot de bonté, d'un seul regard de compassion, quand il est accordé à celui que tout le monde méprise, ils ne regarderaient pas si froidement le misérable que chacun repousse. FÉNIMORE COOPER.

Debout, les retardataires ! — La *Robinière* est au Kursaal depuis huit jours. Elle ne devait tout d'abord nous en accorder que deux. Succès oblige. La salle ne désemplit pas et, comme le dit un de nos confrères : si l'on ne prend les devants, impossible de trouver une chaise. C'est chaque soir à 8 ½ heures précises. Voir l'annonce et les affiches.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.